

# Le retour forcé à la vie de famille des étudiants

Confinés chez leurs parents, les jeunes adultes doivent se plier aux exigences du quotidien

**O21**

**D**e retour chez ses parents à Toulouse le temps du confinement, Baptiste (le prénom a été modifié) a préféré l'herbe verte du jardin familial au goudron parisien. Sauf que, après cinq années de liberté, le futur diplômé de 24 ans a « globalement la flemme de s'adapter », provoquant parmi les membres du foyer « une ou deux grosses tensions » par jour. « Malheureusement, l'un des rares trucs qui peut nous unir, c'est "Koh-Lanta", le vendredi soir sur TF1... Le problème, c'est que j'aime bien faire ce que je veux quand j'ai décidé que je le ferai », explique-t-il. Aîné de sa fratrie, Baptiste a quitté le nid à 19 ans pour les Arts et métiers à Bordeaux, puis à Paris. Embauché ensuite dans une banque à Londres, l'étudiant a complété son pedigree par un master à l'Essec de Singapour, validé par un dernier stage en finance à Paris. « J'ai mes habitudes : quand je bosse, je suis du style à commander un Deliveroo, raconte-t-il. Je dine dans des boîtes en carton, je les jette et c'est bon. J'ai du mal à changer mon mode de vie pour mes parents. Je préférerais faire ma vie, manger seul s'il le faut. »

**« Exilés du Covid-19 »**

Les jeunes représentent une part importante des « exilés du Covid-19 » qui ont fui les grandes métropoles à l'annonce du confinement. Selon une enquête sur « l'exode sanitaire », réalisée par Jean-Laurent Cassely et Jérôme Fourquet pour la Fondation Jean-Jaurès, 28 % des moins de 35 ans ont quitté la capitale, la plupart rejoignant leurs parents. Mais tous n'étaient pas préparés à une « cohabitation » de longue durée à la maison, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

Quel que soit le contexte, ce retour au bercail fait resurgir les relations du passé. C'est l'une des conclusions de l'ouvrage de Sandra Gaviria, professeure de sociologie à l'université du Havre, intitulé *Revenir vivre en famille. Devenir adulte autrement* (Le Bord de l'eau, 248 pages, 20 euros). « Ce qui change avec le confinement, c'est que les jeunes ont eu le choix de rentrer ou non, souvent conscients de leur incapacité à supporter trop longtemps la solitude. Mais s'il y avait conflit avant leur départ, les tensions reviennent automatiquement », observe la chercheuse.

Baptiste semble d'ailleurs peu s'émouvoir des étincelles avec sa mère : « On est sanguins, ça a toujours fonctionné comme ça, dit-il. Même à 30 ans, je continuerai à me comporter comme un bébé. Je sais que je pourrais aider, mais je suis chez mes parents, je me fais servir. » De son côté, sa mère y voit une forme de « provocation ». « Cela ne peut pas continuer comme ça un mois de plus, assure-t-elle. Il va falloir qu'on trouve un terrain d'entente. »

Pour que la maison soit pacifiée, encore faut-il que le statut



ANNA WANDA GOGUSEY

d'enfant » soit clarifié. Elsa Ramos, enseignante-chercheuse en sociologie à l'université Paris-Descartes, s'intéresse aux relations intergénérationnelles à partir de l'étude du « chez-soi » : « Il y a un double sens dans le terme "enfant". Cela signifie grandir et devenir autonome dans la cohabitation, mais cela renvoie aussi à la filiation. Etre "fille ou fils de" installe une dimension hiérarchique : je vais chez mes parents, je ne suis pas chez moi. Je suis autonome, mais je me maintiens à ma place d'enfant. » Tout dépend alors de ce qui a été maintenu depuis le départ de l'étudiant du domicile familial. Une grande partie des étudiants interrogés ont retrouvé leur chambre comme ils l'avaient laissée. « C'est une façon de recréer un "chez-soi", détaille Elsa Ramos.

**« Etre "fille ou fils de" installe une dimension hiérarchique : je suis autonome mais je me maintiens à ma place d'enfant »**

**ELSA RAMOS**  
enseignante en sociologie à l'université Paris-Descartes

Les différents espaces s'emboîtent ainsi entre "chez moi", "chez mes parents" et "chez nous".

Véritable exercice d'équilibriste, il s'agit de jongler entre territoires personnels, règles parentales et convivialité familiale, de négocier « une forme d'autonomie dans la dépendance », selon les termes de la sociologue. Nina, 23 ans, y travaille quotidiennement. Très inquiète pour elle, c'est sa mère, Nathalie, qui l'a poussée à rentrer à Draguignan (Var) le temps du confinement. « Elle a insisté, je ne voulais pas qu'elle fasse une syncope !, plaisante Nina, en reprise d'études en psychologie à l'université Paris-VIII, après deux années d'écriture cinématographique à l'Ecole de la cité de Luc Besson, à Saint-Denis, et une expérience aux Etats-Unis,

en Caroline du Sud. J'ai eu une leucémie à 17 ans : depuis, ma mère a peur pour tout. Ça m'empêche d'être vraiment libre, mais je comprends son inquiétude. »

Puisque sa fac fermait et que son gagne-pain en tant qu'ouvreuse à l'Olympia tombait à l'eau, Nina est finalement montée dans un train. « Je préfère quand même être avec ma mère, même si j'ai besoin dans la journée de me poser dans ma chambre, d'être à part, de couper », poursuit la jeune femme. Pour elle aussi, « ça fait comme avant ». Sa mère la devance pour préparer chacun des repas. « Il faut que je prévienne à l'avance si je veux cuisiner tel jour à telle heure ! Elle a gardé l'automatisme de "je suis sa mère donc je m'occupe d'elle". Je n'ai pas l'impression qu'on soit deux adultes en cohabitation, mais tou-

jours la mère et la fille. Et comme c'est sa maison, elle fait les choses d'une certaine façon. » Dans ce moment particulier du confinement – ni temps de vacances, ni temps de vie quotidienne classique –, les familles s'efforcent de respecter le fonctionnement de chacun.

**Sept à la maison**

« On ne peut pas se permettre que ça explose maintenant », résume de nombreux étudiants. Victor, 25 ans, en première année à l'Institut supérieur des arts de Toulouse, travaille sa clarinette au milieu du salon familial, au Havre. Bonne pâte, il dort dans le canapé : il a laissé les quatre chambres de l'appartement à sa mère et à ses trois frères. « Plus jeune, j'avais besoin d'avoir mon espace, raconte-il. Maintenant, je pense davantage à ce que les autres soient bien. Quand je dois suivre un cours sur Skype, je leur dis juste de ne pas claquer les portes, ni de piétiner derrière moi. On veille tous à garder une bonne entente, ça se passe très bien. »

Pour la famille normande, c'est une première depuis cinq ans d'être réunis tous les cinq aussi longtemps. Idem chez Jean-Loup, 21 ans, étudiant à Lyon en master d'écologie territoriale, de retour dans sa campagne angevine. « Nos deux parents nous ont vus arriver un par un, et nous voilà sept à la maison, c'est très rare ! se réjouit-il. Il faut réapprendre à vivre ensemble, ça aurait pu être chaotique, mais tout le monde met la main à la pâte. »

Conscients de leur chance, les jeunes rentrés pour le confinement se distinguent des membres de la « génération boomerang », qui, confrontés à un accident de la vie – chômage, séparation, problème de santé... –, reviennent vivre chez leurs parents contraints et forcés.

Nolwenn, 22 ans, étudiante à Sciences Po Paris, rappelle à quel point elle se sait privilégiée dans sa grande maison avec jardin. « Je suis très heureuse d'être à Chantepie, en Ile-et-Vilaine, avec mes deux parents. C'est une parenthèse que je n'aurais pas imaginée. »

**LÉA IRIBARNEGARAY**

## Dans une résidence universitaire de Toulouse, des cobayes de la vie confinée

**EXPÉRIENCE INÉDITE**, le confinement va certainement nous apprendre des choses sur nous-mêmes. Mais il pourrait aussi nous renseigner sur notre capacité... à vivre dans l'espace. Un postulat au cœur d'une étude qui vise à mesurer la « performance humaine » en situation de confinement, lancée par des enseignants-chercheurs de l'Institut supérieur de l'aéronautique et de l'espace (Supaéro), à Toulouse. Depuis plusieurs années, ces chercheurs travaillent sur un protocole qui analyse la manière dont les astronautes vivent le confinement dans l'espace. Ils l'ont expérimenté à plusieurs reprises, lors de simulations de vie sur Mars aux Etats-Unis, ou sur une base de préparation des astronautes en Pologne.

« On s'est dit que le confinement serait une bonne occasion de tester de nouveau notre protocole, car les conditions sont proches, même si, évidemment, les participants n'ont pas choisi ce confinement, et qu'ils ne savent pas quand cela va finir, ce qui a un impact psychologique », observe Stéphanie Lizy-Destrez, enseignante-chercheuse en conception des systèmes spatiaux à Supaéro. L'étude lancée mi-mars réunit 80 participants, essentiellement des étudiants, qui vivent confinés

dans des chambres de 14 mètres carrés dans la résidence de l'école. Ils sortent au maximum une heure par jour (« comme les sorties extravéhiculaires dans l'espace »). L'étude analyse, à l'aide de questionnaires réguliers, l'impact physiologique, technique et psychologique de la vie enfermée : activité physique, mémoire, capacité à réaliser certaines tâches, pensées positives et négatives... Les résultats permettront d'observer, par exemple, si les fonctions cérébrales déclinent avec le confinement, comme cela est noté chez les astronautes, ou encore l'impact sur le sommeil, le moral...

**« Baisse de motivation »**

S'il est encore trop tôt pour analyser les résultats, Stéphanie Lizy-Destrez a dressé quelques observations, notamment en termes d'impact psychologique. « La première semaine du confinement, les étudiants étaient de bonne humeur, curieux de ce changement de vie. A partir du milieu de la deuxième semaine, il y a eu une baisse de moral. Les petites difficultés – comme les problématiques de réseau Internet, par exemple – suscitaient beaucoup plus d'irritation. Les pensées négatives, le stress, ont pris plus de place... » Un constat

partagé par Tom Lawson, étudiant à Supaéro, confiné dans sa résidence étudiante, qui affirme avoir ressenti une « baisse de motivation » pour ses études à partir de la deuxième semaine. L'expérience a permis à l'équipe enseignante de repérer des situations problématiques – des étudiants confrontés à des vraies difficultés, notamment des difficultés d'ordre psychologique. « Je trouve que beaucoup d'entre eux sont inquiets, que ce soit pour leurs familles, pour leurs cours... Certains ont malheureusement perdu des proches, et devoir affronter une telle douleur, seul et à distance, est difficile », commente Stéphanie Lizy-Destrez.

Cette étude n'est pas la seule expérience du genre. A l'université de Nantes, des enseignants-chercheurs en psychologie, emmenés par Ghazlane Fleury-Bahi, professeure en psychologie sociale et environnementale, ont lancé une enquête pour recueillir des données auprès du grand public sur l'impact du confinement. Leur questionnaire, disponible en ligne, vise à mesurer non seulement l'évolution du vécu à travers les semaines, mais aussi à évaluer l'impact d'après-crise. A ce jour, 3100 personnes ont participé. ■

**JESSICA GOURDON**

**LE BILAN DU MONDE**

- ▶ GÉOPOLITIQUE
- ▶ ENVIRONNEMENT
- ▶ ÉCONOMIE

+ UN ATLAS DE 198 PAYS



**ANALYSEZ 2019 // DÉCHIFFREZ 2020**

**220 PAGES • 12 €**

**Le Monde**